

étaient, il n'y a pas encore longtemps, libre-échangistes et repoussaient la protection avec un acharnement aveugle. Quel changement depuis quelques mois ! Sir John A. McDonald s'est déclaré sur les *hustings* favorable à une protection modérée ; et il a fait cette importante déclaration au nom du gouvernement dont il est le chef. Son organe, le *Mail*, publié à Toronto, est énergiquement protectionniste. Dans un magnifique article du 13 courant, intitulé : "Placements productifs et improductifs," il soutient une thèse qu'on dirait écrite dans le Bas-Canada. Parlant du malaise général qui sévit à Ontario par suite de la gêne des Banques, il en attribue la cause à trois erreurs fondamentales : les importations exagérées et en dehors de toute proportion avec nos ressources naturelles, l'agiotage malsain sur les fonds publics en général et les spéculations fiévreuses sur la propriété foncière. Ce mauvais courant doit être détourné à tout prix ; il faut ramener les choses à leur cours naturel. Les chemins de fer commencent à payer. Pourquoi n'y pas consacrer des capitaux canadiens employés ailleurs sans profit pour le public ? Il est établi, continue cette feuille, que deux lignes de chemin de fer construites avec l'aide du gouvernement local et des municipalités donnent déjà de bons dividendes, quoique ces lignes ne soient pas encore complétées.

Le second remède suggéré par le *Mail* est l'extension, le développement à donner à l'industrie manufacturière, afin de retenir ici les capitaux. Il demande carrément un tarif d'au moins vingt pour cent sur les articles fabriqués de provenance étrangère, et il espère que cette protection sera accordée par le nouveau Parlement Fédéral dès sa première session. Il exprime même son espoir de l'air d'un homme bien sûr des bonnes dispositions du gouvernement.

Les circonstances, dit le journal en question, sont tout spécialement favorables. La hausse extraordinaire dans le prix des fers en Angleterre doit nécessairement être exploitée ici. Qu'on se mette à l'œuvre. Nos gisements en fer sont immenses, et cependant nous en importons d'Angleterre pour 7 à 8 millions de piastres par année. Avec une protection insignifiante, on peut aujourd'hui garder pour le pays la plus grande partie de cette vaste somme.

Que faut-il conclure de tout cela ? C'est que l'occasion est bonne, et que bien coupables seront nos hommes publics, s'ils ne la saisissent pas aux cheveux. Et tout d'abord, nous devons bannir toute idée de découragement. Empruntant la pensée d'un orateur célèbre, nous pouvons nous dire : si nous nous jugeons, il nous manque beaucoup de choses ; si nous nous comparons, nous sommes passables. Jusqu'ici, nous avons cru le Haut-Canada très riche et à l'abri des maux qui nous affligent. Voilà que ses journaux et ses hommes publics exhalent les mêmes plaintes et demandent les mêmes remèdes. La nécessité nous donne un nouvel allié dans Ontario, du moins dans le parti conservateur. Les *Grits*, qui ne pensent qu'à eux-mêmes, ont repoussé la protection parce qu'ils prétendaient que nous seuls en avions besoin. Depuis quelque temps, leurs principaux organes se taisent. Ils seront probablement obligés de faire comme l'Hon. John Young : débordés par le flot populaire, ils se convertiront. Nous les croyons peu capables de ce bon mouvement, à moins que leur intérêt politique ne le leur commande. S'ils persistent dans leur obstination, le pays marchera sans eux, comme il est accoutumé de le faire depuis longtemps. Tout le Bas-Canada, à part quelques exceptions qui n'osent se montrer, toutes les Provinces maritimes, tout le parti conservateur du Haut-Canada sont acquis à la nouvelle réaction, au nouveau programme agricole et manufacturier. Il n'y a plus d'obstacle possible sur le chemin.

J. A. MOUSSEAU.

TRISTES SYMPTOMES.

Les élections sont finies ; chaque parti compte ses morts et ses blessés et fête ses vainqueurs. On prodigue les consolations, les funérailles et les ovations. Ces effusions ne survivent guères aux passions électorales : au bout d'un mois, le calme se rétablit. C'est le temps de se demander ce que le pays a gagné dans le renouvellement de ses mandataires. La réponse serait assez difficile. Nous la ferons peut-être plus tard. Il serait beaucoup plus facile de toucher du doigt les désastres que les dernières élections ont révélés.

Il y en a deux principaux. L'influence, le prestige du clergé parmi le peuple a diminué sensiblement. Tous ceux qui ont pris part à la dernière lutte ont pu remarquer ce changement. Il y a des comtés où le fléau a pris un caractère tout-à-fait alarmant. C'est un grand malheur : du moment où le prestige du clergé sera entamé, son autorité religieuse aura moins de poids. Soyons-en sûr : c'est ainsi que les choses ont commencé et que l'esprit d'irréligion s'est introduit dans tous les pays gangre-

nés de la lèpre révolutionnaire. Quand le peuple ne verra plus de l'autorité religieuse et morale du prêtre, quand il n'écouterà plus ses sages conseils politiques empreints du plus pur patriotisme, il prêtera l'oreille aux meneurs et aux démagogues, qui s'en feront un instrument et un marche-pied. Du moment que les classes laborieuses n'obéissent plus à l'Eglise, elles vont à l'Internationale.

Nous n'avons pas à rechercher les causes de ce changement ; nous voulions simplement dire ce que tout le monde a vu, durant la dernière élection. Il est bon de signaler le mal, afin que ceux qui sont en position de le guérir se trouvent en demeure de le faire. De bons esprits ne se gênent pas d'affirmer que le *Nouveau Monde* est la cause de tout le mal. Ses polémiques religieuses pleines d'acrimonie, ses attaques contre les évêques et les prêtres qui ne pensent pas comme lui, ont inspiré au peuple l'idée qu'il y a de graves dissensions parmi les évêques et le clergé du pays. Le *Journal de Trois-Rivières* a aussi aidé le *Nouveau Monde* dans cette triste besogne. Quoiqu'il en soit, les électeurs, voyant l'exemple du manque de respect lui venir de haut, croyant à des divisions qui sont peut-être plus apparentes que réelles, mais que des feuilles religieuses s'efforçaient de propager, les électeurs, disons-nous, en face de ce spectacle, sont tombés dans l'indifférence et le doute, et quand le même *Nouveau Monde* et quelques prêtres de ses amis ont voulu employer toute leur influence pour les engager à voter pour le défenseur des droits de l'Eglise plutôt que pour l'avocat de l'Institut-Canadien, ils sont passés du côté de M. Laflamme. Et c'est l'habitant naguère si docile des campagnes qui a commencé à donner cet exemple d'insubordination. Ce qu'il y a de plus désolant, c'est que les dernières élections ont offert beaucoup de traits de ce genre.

Tous ceux qui, comme nous, croient que le prestige et l'influence du clergé catholique sont indispensables au bonheur des peuples et à la sécurité des Etats, ont dû être affectés douloureusement par le spectacle de ces déchirements intérieurs et de ces actes de révolte dont nous sommes témoins depuis quelque temps.

Une autre plaie mise en lumière par la dernière lutte, c'est le développement désordonné de la corruption électorale. Il y a longtemps que nous combattons ce fléau et que nous demandons l'intervention législative pour le faire disparaître ou du moins le diminuer. Nous voyons, cependant, dans l'excès du mal un rayon d'espoir. Il y aura d'abord l'intérêt personnel des députés ; si les considérations de principes ne les touchent pas suffisamment, ils auront du moins celle du "prix que ça coûte." Au reste, nous savons la nouvelle députation bien disposée à cet égard. Mais, qu'on le sache bien et qu'on n'ait pas honte de le proclamer, la loi ne suffit pas contre certains désordres comme contre certains crimes. Ce n'est pas à coup de lois qu'on réforme un peuple. Il faut toujours commencer par la base. Les électeurs ne se vendent le plus souvent que parce qu'ils ne connaissent pas l'importance du vote qu'ils ont à donner. Qu'on fasse donc d'abord l'éducation politique du peuple. Une certaine presse et certains hommes politiques l'ont gâté en se trop choquant et en lui parlant trop de ses droits et jamais de ses devoirs, comme nous l'avons déjà remarqué dans ces colonnes. Et que dire des candidats qui prêchent le désintéressement aux électeurs, afin que leur élection leur coûte moins cher, tandis que leurs agents ont ordre d'emporter l'élection, coûte que coûte ? Oui, le mal est grand, très grand ; mais le peuple n'est pas le seul à blâmer. Il y a des coupables que les meilleures lois ne sauraient atteindre. Réformons d'abord les mœurs politiques. Il y aurait mille articles à écrire sur ce sujet. Nous y reviendrons.

J. A. MOUSSEAU.

A TRAVERS MES LIVRES.

ENCORE LES BAINS DE MER—OPINION D'UNE ANGLAISE SENTIMENTALE, —PORTRAIT DE FAT—L'AFFECTATION.

Vous comptez, parmi vos nombreux abonnés, tant de jolies personnes, qui émigrent, l'été, aux places d'eau, que j'ai cru devoir me mettre en frais pour les amuser, en leur parlant des bains de mer, à différentes époques. Depuis mon courrier de l'autre jour, où je vous ai entretenu des mémoires du chevalier de Solignac, j'ai recueilli l'opinion d'une anglaise, sur les amusements et les distractions des places d'eau. Cette anglaise, qui écrivait, il y a déjà longtemps, signe sa boutade : *Une sentimentale Lady* ; écoutons-là :

Notre existence se partage ici entre les courses à âne et la lecture des romans, deux jolis exercices pour l'esprit et le corps ! Il serait difficile de dire ce qui marche le plus lentement, des ânes ou des romans.

La jeunesse écrit ses espérances sur le sable ; l'âge avance, comme la mer, et les efface.

Nous jouons, et puis nous jouons nos meilleures affections, comme des schellings, au cabinet de lecture, et l'homme nous regarde froidement, et il nous dit avec un sourire : "Meilleure chance, miss, la première fois !"

Je suis sûr que le sable, dont le Temps remplit son sablier,

a été ramassé dans un endroit où l'on va prendre les bains de mer ; car nulle part ailleurs les heures ne se succèdent les unes aux autres avec une aussi provoquante monotonie.

N'est-il pas curieux de voir que la mer, qui ramène les couleurs sur nos joues, les enlève, en général, de nos rubans ?

Il en est de nos dispositions morales comme de nos rubans : ce n'est pas tout le monde qui peut supporter le bord de la mer.

Le scandale est une herbe, une sorte de *roseau des sables* qui pousse en abondance sur les côtes.

Un bain de mer est un port de refuge, dans lequel, nous autres, pauvres et faibles vaisseaux, après avoir été ballottés par tous les vents durant environ neuf mois de l'année, nous sommes obligés, pendant les autres trois mois, d'aller nous faire réparer.

* *

La sentimentale Lady avait broyé sur sa palette des couleurs bien sombres, ce jour-là ; elle peignait sans doute à Londres, l'imagination perdue dans la fumée et dans les brumes de la grande ville. L'Angleterre est un pays sans soleil ; ce bas-bleu n'en a pas vu, même au bord de la mer.

Mais elle lisait des romans ; mauvais moyen de remplacer le soleil. Le roman éclaire, sans doute, mais sa lumière porte plus souvent dans les marécages du vice et les boues de la passion, que sur les sommets où chantent les saintes poésies de l'innocence et des amours honnêtes.

Du reste, l'habitude de lire des romans n'est pas particulière aux places d'eau : on en lit partout, à la ville comme à la campagne, en hiver comme en été, la nuit comme le jour. Il s'en trouve qui choisissent les meilleurs, qui ne sont pas parfaits ; il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui lisent les premiers venus, tous ceux qui leur tombent sous la main. Que cette lecture malsaine leur soit légère.

Mais que faire, dans un village, perdu là-bas, au bord de la mer, si l'on ne lit pas ?

Eh ! voilà justement où notre sentimentale lady frappe juste. Les heures sont d'une monotonie désolante aux places d'eau et il faut bien faire quelque chose pour dissiper l'homme, et tuer le temps. Nous n'avons pas toujours sous la main, de gais compagnons, rieurs, bavards, spirituels.

Que faire, lorsque on est seul, désœuvré, que l'on a autour de soi que son cercle de tous les jours, avec le *spleen* qui s'en émane ?

Jouer ? mais à quoi ? Du temps de cette lady bas-bleu, il paraît que les dames jouaient à l'argent, et qu'elles y perdaient des schellings, quand à la lecture des romans, elles ne perdaient que leur cœur et leurs affections.

De nos jours, je le reconnais, les dames ne jouent plus guère à ces jeux d'argent, autrefois si répandus.

Je sais bien qu'il y a les jeux d'exercice pour le corps, et que les dames y prennent part ; mais je sais aussi qu'elles s'en lassent tôt, et que la lassitude venue, les petites fantaisies du cœur, les petits caprices de l'imagination, s'en donnent à cœur joie. Et c'est le moment que le diable choisit pour faire sa besogne de diable, qui n'est pas des plus belles.

C'est à cause de cela, de cette situation dangereuse qui résulte fatalement du désœuvrement et des lectures légères, que "le scandale est une herbe, une sorte de *roseau des sables*, qui pousse en abondance sur les côtes."

Ah ! si l'on avait toujours à sa portée quelque bonne pâte de sot, glorieux de toilette, adorable d'orgueil, de fatuité, et de ridicule, quel bon divertissement ce serait, et comme on se laisserait vite détourner de toute lecture fade ou pernicieuse. Il s'en rencontre tous les ans, et dans toute place d'eau, de ces types admirables, qui se sont développés tout exprès pour l'amusement de leur prochain. Et cette espèce n'est spéciale à aucun pays ; elle brille en tous lieux, car en tous lieux la nature humaine est une assez triste chose, qui n'a que trop de tendance à croire en laid et à pencher vers le grotesque.

Tenez, en voici un de ces types, pris sur le vif, et dont la peinture est extraite justement des mémoires de ce chevalier de Solignac, dont je vous ai déjà entretenues. La page est charmante et vaut la peine d'être lue :

"Pendant que nous étions aux Capucins, il était arrivé beaucoup de monde et il nous était échu pour notre part un jeune Brabançon dont le ridicule nous fournit une comédie journalière pendant le reste de la saison. Il se donnait pour chambellan de M. l'électeur de Cologne et s'intitulait le comte de G..., quoique son père, qui était brave officier, se soit toujours contenté du simple titre d'honnête homme qu'il a constamment soutenu. Ce jeune homme débuta par nous faire sa généalogie, qu'il accrochait à toutes les familles d'Europe. Il nous entretint de son équipage, de ses valets, de sa grande et petite livrée et de ses dépenses annuelles. Ensuite vint le catalogue de ses bonnes fortunes, et, tout d'une haleine, la liste des fêtes qu'il avait données aux eaux d'Aix et qu'il méditait de donner aux dames de Spa... Il parut dès le lendemain à la Fontaine avec toutes ses grâces. Son visage était plus enluminé que l'Aurore. Il y avait placé des mouches avec symétrie. Son habit avait des paniers aussi larges que ceux des dames. Il était frisé, bichonné, maronné comme une actrice de l'Opéra. Cependant il appelait cela son déshabillé. Ses deux valets le suivaient gravement, l'un portait son gobelet sur une assiette, et l'autre tenait la serviette pour s'essuyer la bouche et les doigts quand il avait bu... Rien n'était plus ajusté que lui quand il reparut sur l'horizon. Sa friasure était toute différente de celle du matin. Son rouge était mieux placé, ses mouches rougies dans un nouvel ordre, il avait un habit de soie plus léger et plus lesté. Tout y était assorti. Ses bagues, ses boutons de manches, le ruban de sa chemise étaient de la même couleur que la doublure de son habit."

Comme toute cette peinture nous donne exactement l'idée de ce fat, à la fois suffisant et insuffisant, dont l'espèce est partout, j'entends dans les villes ! Chaque coup de pinceau nous retrace une des lignes de cette physiognomie curieuse à étudier ; chaque trait nous révèle la nuance blafarde d'un caractère mou, sans vigueur et sans nerfs, qui s'ennerve tous les jours en mille riens et inutilités....

Celle qui suit est encore plus jolie ; nous y retrouverons le fat, tel que nous l'avons vu si souvent poser sous nos yeux :

* *

Milady nous proposa de la joindre, et comme elle avait l'art de faire bientôt une connaissance, elle félicita le prétendu comte de G... sur son arrivée. Notre étourdi, la regardant déjà comme une conquête que son mérite avait faite, s'approcha d'un air de confiance pour lui faire une révérence. Milady le lui rendit à l'anglaise, c'est-à-dire des plus profondes ; le comte la lui réitéra à droite, puis à gauche ; nous nous mimas successivement de la partie pour prolonger la scène des révérences ; nous étions cinq, et par conséquent nous en eûmes trente de compte fait. Elles étaient comiques et jamais feu Rigaudon